

1.

LE soir du 7 juillet 1937, trois matelots, appartenant à l'équipage d'un cargo allemand, entraient dans un bar de Boston. Le plus jeune des trois, vingt-six ans, espèce de colosse rouge de poil et de peau, se déplaçait en se balançant comme un ours. Il s'appelait Karl. Ses deux camarades, moins grands et moins larges, étaient cependant des gaillards impressionnants. Otto était mécanicien, comme Karl. Herman, le plus âgé, était premier maître. Les trois hommes avaient déjà bu, et le patron du bar leur déclara qu'il ne servait pas d'alcool.

— Même pas de la bière ? demanda Herman.

— Ni bière, ni whisky, ni gin.

Une dizaine de consommateurs étaient assis à trois tables. Deux hommes et une putain se tenaient accoudés au comptoir. De la salle, une voix lança :

— Y a rien pour des nazis !

Herman s'avança. Dans un mauvais anglais, il cria :

— Quel est le fumier de Juif qui a dit ça ?

Déjà des marins américains et deux français se levaient. Karl fit un pas en avant pour aider son camarade, mais une main se posa sur son épaule tandis que, derrière lui, une voix disait :

— Laisse tomber !

Le colosse fut comme touché d'une décharge électrique. Il pivota d'un bloc avec une rapidité telle que l'autre n'eut même pas le temps d'ébaucher un geste pour se mettre en garde. Déjà le poing gauche du matelot l'avait atteint au foie. La bouche grande ouverte et les yeux exorbités, il chercha l'air un instant avant de s'écrouler, le corps désarticulé. L'homme qui était à côté, un gros rougeaud épais au ventre mou, porta sa main droite à l'intérieur de sa veste, sous son aisselle gauche, mais le pied de Karl interrompit son geste. La main ressortit pour laisser tomber un colt à barillet. Touché aux parties, le gros piqua en avant. Son chapeau tomba, découvrant une nuque large et plissée sur laquelle s'abattit la lourde patte de Karl.

Il y eut un craquement que tout le monde put entendre. Sans doute est-ce ce bruit qui mit fin à la bagarre à peine commencée. Durant quelques instants, les consommateurs s'entre-regardèrent, interdits. Karl s'était immobilisé, la main droite encore en avant, comme s'il eût tenté de la retenir au dernier moment. Le patron contourna le comptoir et vint se pencher sur le gros homme écroulé. Il souleva la tête qu'il examina un instant avant de la laisser retomber. Le crâne fit un bruit sourd en

heurtant le plancher peint en rouge. Se redressant lentement, le patron dit à Karl :

— Pauvre de toi, t'as tué un flic!

La prostituée qui s'était éloignée de deux pas se rapprocha pour dire :

— T'as fait une sacrée bonne action, matelot. Tu nous as débarrassés d'une belle ordure. Certain que personne va le pleurer, celui-là. Oui, certain! Même pas sa femme. Mais t'as tout de même intérêt à pas moisir dans le coin. Ce serait malsain.

Comme le grand Karl semblait pétrifié, Herman le poussa vers la porte en disant :

— Allez, vieux, faut se tirer avant que l'autre se réveille.

— Foncez! souffla le patron. J'ai plus en tête le numéro de la police. Me faudra du temps pour le retrouver.

Herman remercia et ils sortirent. Otto disait à Karl :

— Tu l'as séché proprement. C'est pas ta faute. Y dégainait, le salaud... Y t'aurait descendu... Tu t'es défendu, Karl, c'est tout... Tu t'es défendu.

Ils coururent jusqu'à un bâtiment sombre qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Ils se collèrent au mur et Otto reprit :

— T'as entendu : une ordure de flic... Elle l'a dit, la fille.

— C'est vrai, approuva le premier maître. Et pis, l'avait une gueule de Juif... Un sale Juif!

— Sûr que c'était un sale Juif, dit Otto.

Ils observèrent la rue déserte, puis Herman reprit :

— Faut te tirer, Karl, t'es aux Etats. Ça rigole pas, tu sais. Y vont fouiller le port et tout ce qui est en rade. Tu les connais : tous des Juifs.

Otto ajouta :

— T'es au Massachusetts. Paraît que les juges sont plus vaches qu'ailleurs... Faut que tu passes une frontière, Karl. Sinon, c'est la chaise !

Ce mot tira le rouquin de sa torpeur :

— Bon Dieu ! J' suis foutu !

— Mais non, t'es pas loin de la frontière.

Ils coururent tous les trois en direction des docks de radoub. Derrière les cheminées et les mâts où pendaient des pavillons immobiles, un grand ciel clouté d'or vibra, enfiévré par la tiédeur épaisse qui montait encore des pavés du quai.

— Arrivez par là ! lança Herman.

Ils foncèrent jusqu'à un entrepôt devant lequel se trouvaient trois camions.

— T'as de la veine, dit Otto. Faut en piquer un.

— T'as bien compris, dit Herman. Tu passes une frontière, hein ? Oublie pas.

— Tu tires toujours vers le nord, c'est l' Canada, là-bas...

Herman interrompit son camarade pour préciser :

— Pas vers le nord, vers le nord-ouest... Le nord-ouest, t'entends, Karl. Faut t'éloigner de la

côte. Souviens-toi bien de ça : c'est toujours dans les ports qu'on recherche les marins. Essaie pas d'embarquer mon vieux, sinon, t'es foutu !

Bien réveillé à présent et déjà dessoûlé, le colosse avait commencé d'examiner les camions. Il arrêta son choix au plus petit, un Ford vert, haut sur pattes, avec une cabine ouverte et la manette des gaz sur le volant.

— C'est celui-là. Y me plaît rudement !

Déjà Otto jaugeait le carburant et constatait :

— T'as la chance avec toi, le réservoir est plein.

Herman, qui avait inspecté les autres véhicules, revint avec une grosse nourrice à poignée en disant :

— Regarde, ça te fait au moins cinq gallons de réserve. Avec ça, t'es paré, mon vieux !

Karl s'était déjà installé au volant tandis qu'Otto tournait la manivelle. Le moteur démarra au premier tour, et le rouquin eut de la joie dans la voix pour lancer :

— Ça tourne comme une montre, les gars !

Il embrayait sa première vitesse lorsque ses amis montèrent sur les marchepieds pour vider leurs poches en disant :

— Tiens, t'en auras besoin... Bonne chance, Karl !

Ils lui donnèrent tout ce qu'ils possédaient en dollars, et le rouquin en fut ému au point de ne pouvoir articuler un mot. Les autres sautèrent en lui criant de foncer. Levant la main, Herman lança encore :

*L'homme du Labrador*

— Oublie pas le nord-ouest !... Passe une frontière et t'es sauvé. Et évite les ports !

Pour remercier, le géant leva sa lourde patte, celle qui avait tué le flic. Il démarra très vite, sans se retourner, attentif uniquement à la route qu'il suivait et au bruit agréable de ce moteur qui tournait si bien.